

Laval théologique et philosophique



CRAMER, Konrad, FULDA, Hans Friedrich, HORTSMANN, Rolf-Peter, POTHAST, Ulrich, éd., *Theorie der Subjektivität*

Luc Langlois

Volume 44, Number 3, octobre 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400407ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400407ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langlois, L. (1988). Review of [CRAMER, Konrad, FULDA, Hans Friedrich, HORTSMANN, Rolf-Peter, POTHAST, Ulrich, éd., *Theorie der Subjektivität*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(3), 403–405. <https://doi.org/10.7202/400407ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

dont parle le chapitre III. Mais il nous faudrait en l'occurrence nous étendre inutilement sur le reproche que nous venons de faire d'un abus de la perspective hégélienne dans l'analyse. Qu'il nous suffise de dire l'impression de simplisme que laisse la conviction selon laquelle, seule, l'identification hégélienne de la réalité divine et du concept brise l'alternative entre un « divin conçu » théologiquement et une « vie théologale » tout à fait étrangère au concept, donc à la pensée (p. 155). Cela dit, portons au crédit de l'auteur d'avoir mis en garde (p. 145) contre la confusion entre la primauté de l'être que la théologie reconnaît à Dieu et le primat conceptuel du premier analogué, dont parle la doctrine de l'analogie, même s'il nous apparaît difficile, sinon incongru, de voir, par ailleurs, dans la philosophie de Spinoza « l'accomplissement véritable de l'intention la plus profonde de l'analogie aristotélicienne de l'essence » (*Sic.* p. 130).

Terminons par quelques mots approbateurs concernant les pages consacrées au poème de Parménide, ... bien que celles-ci commencent, on n'en est pas surpris, par un hommage à Hegel associant l'Éléate à « la première accession de la pensée au Concept » (p. 12). Car, Dubarle, cette fois, a trouvé, chez le philosophe allemand, de quoi unifier *épistèmè* et *doxa* dans une synthèse plausible. Il suggère que l'opinion, pour Parménide, a une fonction épistémologique, lorsque, prenant conscience de sa non-vérité, elle se mue en recherche du savoir, tandis que la saisie de cette vérité, de son côté, conduit à la reprise éclairée de l'opinion. Pour le reste, la reconstitution des idées parménidiennes passe en audace ce que Hegel lui-même a écrit. Mais elle est d'un véritable philosophe qui s'efforce de mesurer avant tout l'incidence de ces idées sur l'évolution de la pensée occidentale. Et, de ce point de vue, Dubarle n'est pas le seul à penser : qu'importe, après tout, ce que les misérables fragments de Parménide disent vraiment ?

Richard BODEÛS
Université de Montréal

Konrad CRAMER, Hans Friedrich FULDA, Rolf-Peter HORTSMANN et Ulrich POTHAST (hrsg. von) : **Theorie der Subjektivität**, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1987.

Un des thèmes organisateurs de l'assez grande diversité des courants philosophiques sur lesquels se clôt notre siècle, est sans conteste le concept de subjectivité. Sous cette rubrique, se confrontent la plupart des discours qui cherchent, soit à prendre en charge l'héritage et l'avenir du principe même de la modernité, soit à montrer à quel non lieu ce principe continue de nous mener et comment on peut en démasquer le caractère illusoire. L'ouvrage collectif *Theorie der Subjektivität* reconstitue les principaux éléments d'un débat dont nous ne sommes vraisemblablement pas près de voir la fin, si tant est que des clivages très nets se sont désormais solidement institués, dont la réconciliation apparaît improbable.

On a tenu la subjectivité comme le fondement de toute connaissance objective, l'aune méthodologique ou transcendantale de toute théorie de la vérité, en même temps que se validaient en elle l'indice de la liberté et les normes de l'agir. Que quelque chose comme une « unité synthétique d'aperception » soit le garant de l'objectivité du jugement, ou que la loi morale dans le sujet soit l'instance ultime de la validation des normes de l'agir, ne fait plus aujourd'hui l'unanimité. À dire vrai, il faut bien l'avouer, cette unanimité n'a pas plus existé du temps de Descartes et de Kant, qu'à l'époque de Wittgenstein et de Heidegger. Ce qui est sans doute nouveau par contre, c'est de voir à quel point le principe de subjectivité tel qu'il a constitué l'indice de la modernité, est battu en brèche de toutes parts, bien entendu par la plupart des philosophes anglo-saxons, dans la lignée des *Linguistic et Pragmatic Turn*, mais aussi par maints philosophes « post-modernes », allemands et français, surtout d'obédience

heideggérienne, pour qui la temporalité originaire du Dasein disqualifie la primauté absolue du sujet transcendantal ou du sujet des idées claires et distinctes de Descartes. Sans oublier les théoriciens de la communication, Karl-O. Apel et Jürgen Habermas en tête, qui, tout en voulant préserver un certain héritage de la modernité, en appellent à une transformation radicale de la philosophie de la conscience (*Bewußtseinsphilosophie*) dans le nouveau paradigme du langage. L'intersubjectivité communicationnelle comme condition de possibilité du consensus vient ainsi relayer le sujet métaphysique au titre d'être du langage, imbriqué dans une *communauté pragmatique de communication*, désormais seule possibilité d'assurer l'objectivité scientifique et la normativité de l'agir, et pour laquelle l'entreprise d'une pragmatique formelle viendra nous fournir les paramètres critiques qui rendent possible une communication intersubjective réussie.

L'ouvrage ici recensé se divise en cinq sections, cinq thèmes qui recourent traditionnellement le principe de subjectivité : conscience (*Bewußtsein*), conscience de soi (*Selbstbewußtsein*), connaissance (*Erkenntnis*), liberté (*Freiheit*) et métaphysique (*Metaphysik*). Comme l'extrême diversité des discours, en même temps que le nombre d'essais qui composent ce volume (dix-sept au total) ne permettent pas une analyse exhaustive dans le cadre de ces lignes, la meilleure manière de procéder est encore d'y aller de façon générale en opposant en guise d'exemples les positions les plus antithétiques.

La subjectivité, pour aller au plus court, s'exprime aujourd'hui selon une tripartition assez bien identifiable : d'abord la *conscience* (1), celle du sujet cartésien et kantien, instance validante du jugement (en matière de science comme de morale). Il ne s'agit évidemment pas d'une conscience empirique ou simplement psychologique, mais fondamentalement d'une conscience pure, dont est affirmée, chez Kant par exemple, l'unité synthétique, et qui seule permet d'unifier sous des concepts un divers de l'intuition, tout en assurant à ses jugements (synthétiques a priori) une universalité et une nécessité que la simple conscience empirique n'aurait jamais pu tirer de sa seule expérience empirique.

Pour les tenants d'un deuxième courant, l'homme, avant d'être un sujet pur, est d'abord et premièrement un Dasein (2), un être-là qui aborde son monde selon une structure de pré-compréhension, donc de préjugé (le monde est toujours déjà compris, interprété dans un horizon de temps que l'homme ne transcende que pour échapper à son être-pour-la-mort). Face à cette insertion dans le cercle herméneutique, la discipline du jugement objectif a priori, n'est qu'un mode secondaire, à proprement parler inauthentique, du rapport à l'étant. La pensée de Heidegger et la percée de l'herméneutique philosophique de Gadamer, se présentent ainsi comme une étape décisive dans le procès intenté contre le « sujet métaphysique » de la modernité.

La philosophie du langage et son évolution dans le sens du pragmatisme, enfin, achèvent de déclasser la primauté du sujet transcendantal, en redéfinissant les prétentions à l'universalité élevées par celui-ci en matière de connaissance, de morale et d'esthétique, dans les termes d'une pragmatique formelle (J. Habermas) et transcendantale (Karl-O. Apel). On concevra finalement le sujet dans sa fonction essentielle communicationnelle (3), en retrait des présupposés monologiques de la philosophie de la conscience ou d'une pensée se greffant à l'entreprise d'une ontologie fondamentale. On dira cependant que si le courant pragmatique dans son ensemble, de Dewey à Rorty, est loin d'adhérer à l'entreprise d'une pragmatique formelle, l'idée demeure selon laquelle toute prétention à la vérité, à la justesse des normes, est toujours le fruit d'une entente intersubjective, toujours ouverte à une interprétation plus satisfaisante ou à l'argument le plus convaincant. C'est donc bel et bien la fonction communicationnelle qui vient jouer là le rôle jadis assumé par le « sujet pur » de la modernité.

Les auteurs des différents essais qui composent cet ouvrage se feront donc les procureurs d'un de ces courants, parfois de plusieurs, comme c'est le cas pour Hans Ebeling qui procède à une médiation du sujet moderne, du Dasein et du sujet communicationnel, dont on voit bien mal au bout du compte, comment une telle médiation peut penser dans leur unité trois modèles qui relèvent de paradigmes radicalement différents et qui se disqualifient mutuellement dans l'histoire de la philosophie. Roderick M. Chisholm, dans la lignée de la neuro-philosophie, interprète le problème de la subjectivité à la lumière d'un psychologisme (tout en corrigeant certaines thèses de Hume) en ayant recours aux *Split Brain Phenomena* qui constituent un cas limite à partir duquel l'unité de la conscience pourrait être interprétée en terme purement neuronal et médical.

La dernière section du livre (*Metaphysik*) est d'un intérêt particulier puisqu'on voit Hans-Georg Gadamer et Jürgen Habermas prendre à leur compte la signification d'un penser post-métaphysique, le premier en retraçant le sens profond du retour aux grecs amorcé par Heidegger, qui nous permet seul de concevoir le lien à tous points de vue essentiel de la métaphysique avec le destin de l'occident, et la tâche qui reste impartie à l'homme comme Dasein ; le second, en reprenant un débat amorcé dans la revue *Merkur* avec Dieter Henrich (à qui, incidemment, l'ouvrage est dédié pour son 60^e anniversaire). L'auteur de la *Théorie de l'agir communicationnel* continue ici de défendre le nécessaire changement de paradigme, d'une philosophie de la conscience dont Dieter Henrich cherche à renouveler les possibilités, selon Habermas au prix très lourd d'un retour à la métaphysique, à la faveur de la pragmatique formelle. Puisque le sujet est toujours d'emblée impliqué dans un réseau de communication dont le dispositif apparaît par ailleurs le plus fréquemment faussé, il importe pour une telle pragmatique formelle d'établir les paramètres critiques qui permettent à l'homme de démasquer les formes d'intersubjectivité qui le maintiennent dans un état de minorité, et de jeter les bases d'une véritable éthique du discours à la lumière d'une intersubjectivité langagière sans obstacle.

On peut déplorer, en concluant, que le monde français de l'édition ne manifeste pas l'audace de la maison Suhrkamp en publiant de tels essais collectifs sur des thèmes majeurs de la pensée philosophique. Cette pratique, à laquelle sont depuis longtemps rompus les anglosaxons et le monde germanique, notamment sous la forme des séminaires publiés et des *Materialen*, reste très limitée dans les pays francophones et ne dépasse guère le stade de la publication des actes de colloque, encore que leur diffusion reste le plus souvent restreinte. Cela est d'autant plus dommage que c'est souvent sous la forme de pareils ouvrages collectifs que se confronte le plus directement la pensée des auteurs, mobilisés par une thématique commune et forcés de fourbir les armes sur un même terrain.

Luc LANGLOIS
Université de Paris — Sorbonne

John C. CORT, **Christian Socialism. An Informal History**, New York, Maryknoll, Orbis Books, 1988, xiii + 402 pages.

À première vue, ce livre se présente comme un vaste survol des diverses formes que l'exigence sociale a prises dans l'histoire des Églises chrétiennes, depuis les origines bibliques, mais surtout dans la période moderne des socialismes chrétiens proprement dits. À ce titre, il offre l'intérêt d'une synthèse englobant l'Europe et l'Amérique du Nord et qui n'avait sauf erreur pas d'équivalent jusqu'ici. Voici enfin rassemblée en un seul volume et sous une même plume l'histoire des engagements sociaux et des doctrines qui les ont accompagnés dans les Églises du monde occidental.